Самостійна робота зі вступу до перекладознавства.

2 курс.

Un sentiment banal. Le même qui rongeait sa mère, qui la faisait s’étrangler, à cause de la chanteuse Maude, un sentiment de midinette, de pauvre fille, de victime ! Cela l’étourdissait, lui donnait la nausée. Et puis, un jour, sans raison, à la sortie de l’école, Xénia était là de nouveau, qui l’attendait, jolie comme un ange, ses yeux couleur de mer, ses cheveux couleur de miel coiffés en un sage chignon retenu par un ruban de velours noir, vêtue d’une robe neuve avec une ceinture à paillettes, elle a embrassé Éthel : « Tu as vu ? Ma mère a réalisé le modèle que tu as créé ! » Éthel s’est sentie bête, ivre et bête, une coulée chaude est entrée dans son corps. Elle s’est reculée un peu pour admirer la robe de Xénia : « C’est vrai, elle te va très bien. » C’est tout ce qu’elle a trouvé à dire.

Et puis, tout d’un coup, elles sont devenues les meilleures amies du monde. Elles ne se quittaient plus, elles étaient toujours ensemble. Quand elle se levait, le matin, avant l’heure, Éthel sentait son cœur gonflé de bonheur à l’idée de rencontrer Xénia dans la journée. Elle en oubliait tout. Les tantes se plaignaient : « Tu ne viens plus nous voir, tu n’es pas fâchée, j’espère ? » Elle passait un peu le samedi après-midi, après l’éducation religieuse, avant la leçon de piano. Elle entrait en coup de vent dans le vieil appartement de Monsieur Soliman, à présent occupé par la tante Willelmine, elle embrassait la vieille dame, grignotait un biscuit, sirotait le thé à la vanille, puis s’en allait en descendant l’escalier quatre à quatre, pour ne pas avoir à attendre l’ascenseur. Elle séchait le cours de piano pour retrouver Xénia sur le boulevard des Italiens. Elles allaient lécher les vitrines. Xénia faisait plus grande que son âge, elle tirait une certaine vanité d’être remarquée par les hommes, alors qu’Éthel trouvait cela parfaitement ridicule. « Mais tu as vu celui-là, tu as vu comme il t’a regardée ? Ce vieux dégoûtant ! » Tout à coup, elle se mettait en colère : « Eh bien ce monsieur-là, je vais lui dire deux mots ! Enfin, tu te rends compte, il t’a croisée et maintenant il est derrière nous, comme un petit chien ! Il n’a rien de mieux à faire ! » Xénia avait un petit sourire satisfait qui n’arrangeait rien. Elle parlait de toutes ces choses avec un peu de condescendance, elle laissait entendre qu’elle en savait long sur les hommes, sur ce qu’ils valent en général, sur leur frivolité. Un jour, elle a même dit à Éthel : « Au fond, tu es très naïve. » Éthel s’est sentie mortifiée, elle voulait répondre, mais elle n’a pas su quoi dire. Ce n’était pas vrai qu’elle était naïve, a-t-elle pensé. Il lui aurait fallu parler de la relation entre son père et sa mère, de leurs disputes, de Maude, de la place que cette femme avait tenue dans sa famille, de la ruine qui était entrée. Mais tout cela était si peu de choses à côté du destin tragique des Chavirov, elle n’aurait jamais osé se comparer à Xénia.

Éthel tenait trop à son amitié. C’était un miracle. Toutes les filles, à l’école, devaient en être jalouses. Sa beauté, son mystère, ce nom de Xénia qu’elle prononçait avec un ch très doux, ce nom de Chavirov, qui faisait songer au naufrage de son histoire. Pour elle, pour lui plaire, Éthel avait changé son caractère. Elle plutôt pessimiste, renfermée, transformait sa personne au moment de rencontrer Xénia. Elle se faisait drôle, légère, insouciante. Elle jouait à être naïve, puisque c’était la qualité que lui reconnaissait son amie. Elle avait noté dans un carnet des idées, des historiettes, des choses entendues à la maison, ou dans la rue. Elle devait en parler avec Xénia, lui demander son avis. Les trois quarts du temps, Xénia n’écoutait pas. Elle regardait Éthel, l’air de penser à autre chose. Ou bien elle coupait : « Tu compliques trop la vie. » Elle ajoutait, avec un petit ricanement qui faisait mal – mais il ne fallait surtout pas qu’elle le trahît : « Tu sais, Éthel, la vie réelle est déjà bien assez difficile comme ça, on n’a pas besoin d’en remettre. » Éthel baissait la tête, elle acceptait. « Tu as raison, toi tu vois tout de suite les choses comme elles sont. C’est pour ça que je suis ton amie. »

C’était venu depuis un certain temps. Pour se rassurer, pour s’exprimer, Éthel disait maintenant très souvent ce mot. Elle qui l’avait prohibé de son vocabulaire depuis longtemps, comme si seul Monsieur Soliman avait eu droit à ces sentiments – l’amitié, l’amour, l’affection. Un jour, elle avait osé. Après une longue journée passée ensemble, à marcher dans les rues, puis sur l’allée des Cygnes, devant la Seine, par une soirée de printemps où l’air est doux. Elle regardait à la dérobée le profil de Xénia, son front haut, son petit nez aux ailes délicates, le duvet blond sur sa nuque, au-dessous du chignon, et la bouche aux lèvres ourlées et très rouges, et les cils qui faisaient une ombre sur ses joues, elle a senti un élan amoureux au fond d’elle-même, irrésistible et délicieux comme un frisson, et elle a dit très vite, sans réfléchir : « Tu sais, Xénia, je n’ai jamais eu d’amie comme toi. » Xénia n’a pas bougé pendant de longues secondes, peut-être qu’elle n’avait pas entendu. Puis elle s’est tournée vers Éthel, et le bleu gris de ses iris ressemblait à la couleur d’une mer très au nord, très lointaine. Elle a dit : « Moi non plus, chérie. » Et pour casser la solennité un peu ridicule de cet aveu, elle a ricané. « Je ne sais pas si tu as remarqué, mais nous sommes exactement dans l’endroit où les amoureux font leurs grandes déclarations ! » Et tout de suite après, elle s’est mise à parler de la couturière chez qui sa mère travaillait, une grande femme un peu hommasse, avec un nom en is – Éthel a cru qu’elle pouvait être grecque, Karvélis, mais en réalité elle était lituanienne – et qui était connue pour ses mœurs. « Enfin, tu vois ce que je veux dire, non ? ajoutait Xénia, non, c’est vrai tu ne connais pas ces choses-là, toi, je veux dire, une femme qui n’aime pas trop les hommes, une femme qui sort avec les femmes. »

Elle gesticulait un peu, et Éthel a remarqué à quel point les mains de Xénia étaient soignées, des mains de poupée aux doigts très fins, les ongles roses passés au lisseur en peau de chamois. Pourquoi racontait-elle tout cela à propos de Karvélis ? Un jour, cette femme était entrée dans la cabine où Xénia se déshabillait après avoir essayé une robe, elle avait effleuré son épaule et chuchoté : « Si tu veux, nous pourrions être (là Xénia enflait la voix et faisait rouler les r à la russe) de trrrès trrrès bonnes amies ! »

Mme Karvélis était devenue le sujet préféré de leurs plaisanteries. Sous un dehors de jeune fille délicate, aristocratique, Xénia cachait un bon sens réaliste, et même un esprit grivois qui aurait certainement choqué Justine et Alexandre, et qu’Éthel trouvait extrêmement drôle. Rien ne lui échappait. Ni les œillades de M. Borna, le surveillant, ni la démarche énamourée de Mlle Jeanson, la prof de français. Un jour qu’elle s’était affublée d’un long châle en soie couleur parme pour marcher dans la cour de l’école, Xénia a donné une bourrade à Éthel : « Tu as vu, son châle dépasse de sa veste au niveau de ses fesses ! » Elle ne riait jamais aux éclats, elle avait toujours une petite voix grinçante pour raconter des histoires auxquelles Éthel avait du mal à résister. « Quand elle marche, regarde bien, ça lui fait comme une queue qui court après son gros derrière ! »

Plusieurs fois, Éthel est allée voir Xénia à l’atelier de couture où travaillait la comtesse Chavirov. C’était à l’autre bout de Paris, rue Geoffroy-Marie, non loin de la rue La Fayette, au deuxième étage d’un immeuble, toute une aventure. Une des premières fois qu’Éthel est arrivée là, la famille Chavirov était au complet, la maman courbée sur son bâti, en train de piquer, et les filles qui tournaient devant une glace déguisées en princesses. L’atelier était sombre, extrêmement en désordre, des cartons et des coupons de tissus empilés sur le sol. Mme Kar-vélis travaillait à une table, à première vue on aurait pu la prendre pour une employée de la comtesse. Xénia avait besoin d’un public, et quand Éthel est arrivée, elle s’est déchaînée. Elle se moquait ouvertement de Karvélis, elle l’attirait par la main, dansait autour d’elle en faisant froufrouter une longue robe de demoiselle d’honneur en organdi blanc. Marina tournait aussi, un peu en retrait, comme si elle dansait devant une glace, et le long appartement résonnait de leurs rires et de leurs applaudissements. Éthel regardait la scène avec fascination. C’était dérisoire et dramatique à la fois, un tourbillon de folie emportait ces filles et leur faisait défier la tristesse et l’accablement de leur destinée. Mme Chavirov n’avait pas bougé. Elle s’était arrêtée de coudre et elle regardait le spectacle, son visage un peu gris immobile et sans expression. À un moment, Xénia est venue jusqu’à Éthel et l’a entraînée dans la danse, son corps très cambré, plaçant les mains d’Éthel contre sa taille comme si elle était le cavalier, et l’enlaçant de son bras droit, la main posée sur son épaule. Éthel sentait son corps dur, les sangles du corset, et le parfum léger de ses cheveux, mélange entre soufre et cologne, un peu piquant, un peu écœurant. À la fin de la danse, elle a embrassé Éthel sur la joue, non pas légèrement, mais d’une embrassade fougueuse, presque brutale. Ce baiser sur le bas de la joue, tout près du coin des lèvres, a fait frémir Éthel. Tout cela était du jeu, de la provocation. Tenant toujours Éthel par la main, Xénia s’est inclinée devant Karvélis, et de sa voix un peu rauque, pas très élégante, elle a dit : « J’ai une annonce à faire ! » Et comme Marina et la comtesse semblaient n’avoir pas entendu, elle a répété en forçant la voix : « Ahum, ahum ! Mesdames, j’ai une annonce à faire… Éthel et moi avons décidé de nous fiancer ! » C’était immensément drôle, Éthel debout, un peu guindée dans sa jupe et son chemisier sombres, ses cheveux bruns tirés en chignon, ses pieds à plat dans des chaussures strictes sans talons, et Xénia époustouflante dans ses voiles et ses volants blancs, ses pieds mignons dans des escarpins dorés, pareille à une mariée. Plus tard, dans la rue, marchant du côté de Rivoli, puis vers le pont du Carrousel, Xénia expliquait la vie à Éthel : « Moi, je n’ai pas de problème avec Sapho, tout ce que je demande, c’est qu’elle n’ait pas envie de moi, tu comprends ? » Éthel se retenait d’ouvrir de grands yeux. « Bien sûr, je comprends. » Tout d’un coup, elle découvrait un monde caché, la raison de cette gêne légère qu’elle ressentait lorsqu’elle se trouvait seule avec Mlle Decoux dans son atelier de sculpteur, imprégné de l’odeur du tabac et de la sueur. Cette femme épaisse aux petits yeux noirs comme des olives, et qui était toujours si familière, la tenait par le bras et l’embrassait avec une force très masculine. Elle hésitait à en parler. « Cette artiste, mon grand-oncle lui loue un atelier à côté, elle fume le cigare… » Xénia n’écoutait pas vraiment. « Fumer, ça ne veut rien dire. Est-ce qu’elle vit avec une femme ? » Éthel devait admettre qu’elle n’en savait rien. « Elle a beaucoup de chats, elle sculpte des animaux, des… » « C’est une folle alors », a tranché Xénia. Et elles n’en ont plus jamais reparlé.

Pour lui plaire, Éthel a acheté une méthode de russe. Elle s’entraînait le soir, dans son lit. Elle répétait « ia liou-bliou », et les leçons qui s’enchaînaient sans logique, mais elle ne gardait que ce qu’elle voulait, conjuguer le verbe aimer. Un jour, dans l’atelier de la rue Geoffroy-Marie, elle s’est lancée, elle a dit à Mme Chavirov : « Kak pajivaietie ? » Et comme la comtesse s’extasiait, Xénia s’est moquée, de sa voix très sarcastique : « Oui, Éthel parle très bien, elle sait dire Kak pajivaietie, et puis ia znaïou gavarit pa rousski, et aussi gdie toiliet ? » Éthel a senti son visage devenir très rouge, elle n’était pas sûre d’éprouver de la colère ou de la honte. Xénia maniait très bien l’offense et la caresse, elle avait appris cela depuis son enfance, pour survivre. Quelque temps après, au hasard de leurs promenades dans les rues de Paris, dans les jardins du Luxembourg, elle a donné une leçon particulière à Éthel, mais c’était particulier en effet, il n’y était question que d’amour, une suite de phrases sans aucune application pratique. Elle faisait répéter : ia doumaïou chto ana ievo lioubit, je crois bien qu’elle l’aime, ia znaïou chto on ieïo lioubit, je sais qu’il l’aime, et puis, lioubov, vlioubliommyï, vlioublionna, elle disait ces mots en glissant longuement sur la syllabe finale, et daragaïa, maïa daragaïa padrouga. Elle fermait à demi les yeux, disait : kharacho, mnie kharachooo… Elle se tournait vers Éthel : ty, davolnaïa ? Est-ce que tu es contente ?

En juillet, l’allée des Cygnes était loin de tout, perdue au milieu de la Seine. C’est là que Xénia donnait ses rendez-vous. Elle ne disait jamais, comme les autres filles : « Alors, à demain, à la même heure… » Elle tournait les talons et elle s’éloignait vite, à grands pas, elle disparaissait en un instant dans la foule de la rue de Rennes, du boulevard du Montparnasse. Éthel sortait tôt, l’air affairé : « Où vas-tu ? » demandait Justine, et elle restait évasive : « Faire des courses avec une amie. » Elle n’inventait pas de gros mensonges, elle ne parlait pas de leçons de piano, de répétitions à la chorale.

Elle arrivait sur l’île en descendant l’escalier du pont du métro aérien. Le matin, la longue allée était déserte, l’ombre des frênes très fraîche. Parfois, elle voyait une silhouette au loin, au bout de l’allée. Des hommes seuls, pas très rassurants. Elle marchait vers eux, d’un pas décidé, comme si elle n’avait pas peur. C’était Xénia qui lui avait appris : « Si tu marches comme ça, sans hésiter, c’est toi qui leur fais peur. Surtout, il ne faut pas ralentir, ne pas regarder. Tu fixes un point imaginaire, tu imagines que quelqu’un t’attend. » Ça devait réussir, puisque personne ne l’abordait.

Xénia l’attendait toujours au même endroit. Elle l’appelait l’arbre-éléphant, un très grand frêne enraciné dans la berge, dont les branches maîtresses étaient courbées au ras du fleuve, pareilles à des dents, à des trompes. Elles restaient là, debout, sans parler, à regarder l’eau verte et les cheveux bruns qui ondulaient dans le courant. Puis elles s’asseyaient sur un banc, à l’ombre des platanes, voyant glisser les péniches, celles qui remontaient la Seine en repoussant une vague jaune, celles amarrées de l’autre côté, le long du quai. Elles parlaient de partir. Xénia voulait le Canada, la neige, les forêts. Elle imaginait un grand amour avec un garçon qui posséderait des terres, un haras. En réalité, son grand amour, c’étaient les chevaux, comme ceux qu’on montait autrefois en Russie, dans le domaine de son père. Éthel parlait de Maurice, de la propriété d’Alma comme si cela existait encore. Elle racontait la collecte des fruits zako, les graines de baobab, et les baignades dans les ruisseaux froids, au milieu de la forêt. Elle en parlait comme si elle l’avait vécu, mais c’étaient les bribes qu’elle avait recueillies de la bouche de la tante Milou, de la tante Pauline, les éclats de voix d’Alexandre quand il parlait créole. Xénia n’écoutait pas vraiment. Parfois elle coupait court. Elle montrait la ville qui bouillait de l’autre côté du fleuve, le pont arqué où roulent les trains, la silhouette de la tour Eiffel, les immeubles. « Pour moi, c’est ici que tout se passe. Les souvenirs, ça me donne mal au cœur. Je veux changer de vie, je ne veux pas vivre comme une mendiante. »

Elle ne parlait pas encore de fiancé, de mariage. Mais sur son visage, on pouvait lire sa détermination. Il était clair qu’elle avait construit sa vie, qu’elle avait déjà tout arrêté d’avance. Elle ne laisserait personne troubler sa chance.

Conversations de salon

Le salon de la rue du Cotentin n’était pas très grand, mais chaque premier dimanche du mois, à midi et demi, il s’emplissait des visiteurs, parents, amis, relations de passage, qu’Alexandre Brun invitait à déjeuner et à passer l’après-midi. C’était un rituel auquel le père d’Éthel n’aurait pas voulu manquer. À Monsieur Soliman qui critiquait ces réunions, disant qu’elles fatiguaient sa nièce et qu’elles coûtaient cher, Alexandre répondait : « Mon cher, un avocat n’existerait pas sans ces mondanités, elles sont son terrain de chasse. » Monsieur Soliman haussait les épaules. Alexandre en arrivant de Maurice avait en effet accompli ses études de droit, mais il n’en avait rien fait. Il n’avait jamais plaidé et s’était contenté de faire des affaires, investissant l’argent de son héritage dans des projets fumeux, dans l’achat de parts et d’actions de sociétés en faillite. Mais il était artiste, bon chanteur, bon musicien, avait de la faconde, portait beau avec ses moustaches en croc et sa masse de cheveux noirs, ses yeux bleus, sa haute stature, et les réunions du dimanche étaient toujours un succès. Justine était très amoureuse de son mari et, pour ne pas lui faire de peine, Monsieur Soliman ne formulait pas ses critiques en public. Il évitait simplement les réunions du salon, prétextant une indisposition, une occupation, ou simplement un contretemps. Alexandre n’était pas dupe, mais il n’était pas homme à se laisser décontenancer. Il entretenait avec son oncle par alliance des relations distantes, courtoises, un peu ironiques, que ses façons exotiques, sa bonne humeur et surtout son accent créole rendaient très peu dramatiques.

Éthel avait toujours connu l’ambiance de ces réunions, cela faisait partie de sa vie familiale, du décor de son enfance. Petite, elle déjeunait vite, et se juchait sur les genoux de son père pour la partie la plus longue de l’après-midi, quand il s’asseyait dans son fauteuil de cuir pour discuter avec ses invités. Il fumait alors cigarette sur cigarette, qu’il roulait lui-même dans une petite machine. Éthel avait le privilège de prendre les pincées de tabac noir et de les serrer sur la bande de caoutchouc entre les rouleaux, puis de lécher soigneusement le bord de la feuille de papier Job – tout cela sous l’œil réprobateur de sa mère, qui n’osait rien dire, et parfois le sarcasme d’un invité : « Il ne faudra pas s’étonner plus tard si elle fume la pipe comme George Sand ou Rosa Bonheur ! » Alexandre ne se laissait pas démonter : « Et quel mal à cela ? Nous avons bien une locataire qui fume le cigare et met des pantalons ! » Mlle Decoux, une originale. Dans son atelier, au rez-de-chaussée de la rue du Cotentin, de l’autre côté du jardin, elle sculptait dans la pierre des silhouettes d’animaux, principalement des chiens et des chats. Son comportement et sa façon de s’habiller et sa tabagie offusquaient beaucoup de gens dans le quartier, mais elle était vive et gentille, et pour cela Monsieur Soliman n’avait pas hésité à l’héberger, même si elle ne payait pas très régulièrement son loyer. Parfois il emmenait Éthel rendre visite à Mlle Decoux. Dans la grande pièce éclairée par un jour pâle venant des verrières, Éthel circulait au milieu des animaux figés dans leur pose, chats à l’affût ou dormant, chiens fous, chiens assis, chiens couchés, les pattes avant bien droites devant eux, la tête dans une posture hiératique. Au milieu des statues, des formes furtives circulaient, couraient se cacher dans les coins, effleuraient les mollets d’Éthel par-derrière, une partie de la ménagerie vivante de Mlle Decoux, composée surtout de chats errants qu’elle recueillait et nourrissait, avant de les donner à qui en voulait.

Petite, Éthel aimait bien s’endormir sur les genoux de son père en écoutant le roulement de la conversation. Le fauteuil préféré d’Alexandre était large et profond, en cuir lie-de-vin rendu brillant au contact des vestes de tweed et des pantalons d’Alexandre, imprégné d’une odeur douce, un peu écœurante, mélange de tabac, de relents de cuisine, et du cognac qu’il aimait boire après déjeuner. Les voix lançaient des bribes, des éclats, la musique de l’accent mauricien qui montait, descendait, la voix grave d’Alexandre, les voix aiguës et chantantes des femmes, tante Pauline, tante Willelmine, tante Milou.

« … les yeux bleus, les cheveux blonds… »

« Mon cher, je vous assure… »

« In-vrai-sembla-ble ! »

« Mais enfin, Seigneur Jésus ! »

Tôt ou tard, la conversation dérivait. C’était invariable. Éthel aurait pu dire à quel instant précis, ce qui déclenchait la dérive. Cela suivait une sorte de signal secret. Alexandre repoussait son assiette, où le cari avait laissé une marque orange pareille à la ligne des vives-eaux sur une plage. Les restes de brèdes et de grains imitaient très bien les algues déposées par la marée.

Même quand elle avait grandi et qu’elle avait cessé de se jucher sur les genoux de son père pour s’endormir, Éthel aimait bien ce moment après le déjeuner où ses sens s’engourdissaient. Elle approchait sa chaise de celle de son père, elle respirait l’odeur acre douce de ses cigarettes, elle l’écoutait parler du temps jadis, là-bas, dans l’île, quand tout existait encore, la grande maison, les jardins, les soirées sous la varangue.

« C’était la vieille Yaya, tu te souviens, Milou ? Quand nous revenions de l’école de miss Briggs, nous étions morts de faim, alors nous ti faire coquin avec les mangues de son jardin, et elle avait gardé les noyaux de mangues que nous avions mangées, elle nous bombardait avec nos propres noyaux ! » Les rires fusaient, les tantes commentaient, Milou surtout, la sœur cadette d’Alexandre, aussi noire que les autres étaient blondes, avec des yeux verts où la pupille nageait, tout le monde disait qu’elle était méchante. « C’est noyau kili ! » Les autres reprenaient en gloussant : « Noyau kili ! » C’était le dicton préféré d’Alexandre : mangue li goût, so noyau kili, la mangue c’est bon, mais que peut-on dire de son noyau ?

Pourquoi Monsieur Soliman était-il resté étranger à tout cela ? Il avait rompu les amarres, il avait quitté l’île à l’âge de dix-huit ans, n’était jamais retourné. Il dédaignait ses concitoyens, les trouvait mesquins, ragoteurs, inintéressants. Un jour, Éthel lui avait posé la question : « Grand-père (elle aimait bien l’appeler ainsi et lui dire vous), pourquoi avez-vous quitté l’île Maurice ? Ce n’est pas joli là-bas ? » Il l’avait regardée avec perplexité, comme s’il n’avait jamais pensé à la question. Puis il a dit simplement : « Petit pays, petites gens. » Mais il n’avait rien expliqué.

Les voix montaient, descendaient. Résonnaient des noms de lieux, Rose Hill, Beau Bassin, l’Aventure, Riche en Eau, Balaclava, Mahébourg, Moka, Minissy, Grand Bassin, Trou aux Biches, les Amourettes, Ébène, Vieux Quatre Bornes, Camp Wolof, Quartier Militaire. Des noms de gens aussi, Thévenin, Malard, Éléonore Békel, Odile Du Jardin, Madeleine Passereau, Céline, Étiennette, Antoinette, et les surnoms des hommes, Dileau Canal, Gros Casse, Faire Zoli, Fer Blanc, Gueule Pavée, Tonton Ziz, Licien, Lalo, Lamain Lamoque, N’a-que-les-os.

Les étrangers se sentaient exclus. Les étrangers, c’étaient ceux du clan des Soliman, oncles, tantes, cousins et cousines du côté de la mère d’Éthel, toujours en infériorité numérique, et complètement surclassés par le clan des Brun, ces Mauriciens au parler fort, au rire communicatif, dotés d’humour et de méchanceté, capables quand ils étaient ensemble de tenir tête à n’importe quel discoureur, fût-il parisien.

Alexandre, du reste, ne manquait pas d’afficher le peu d’estime dans lequel il tenait les capitalins : « Le Parisien, né malin, avait-il coutume d’énoncer pour clore tout débat, est le dernier des imbéciles. »

Il y avait aussi les occasionnels. Parmi eux, un petit homme chauve et jaune, aux yeux très noirs, qu’Éthel avait tout de suite détesté. Que faisait-il dans la vie ? Ça n’était pas clair. Un jour, Éthel avait posé la question à son père. « C’est un industriel. » Et comme si c’était insuffisant, il avait ajouté : « C’est un aventurier des temps modernes. Il travaille à la Bourse. »

Claudius Talon avait incontestablement pris l’ascendant sur Alexandre. Il avait réponse à tout, connaissait tout le monde, prétendait avoir des appuis dans la politique et la finance. Mais ce n’était pas à cause de ses opinions ou de ses prétentions qu’Éthel le haïssait. Un jour qu’elle était seule dans le couloir, Talon l’avait caressée dans le cou en se penchant sur elle, son souffle tiède tout près de son oreille. Elle avait treize ans, elle n’avait pas oublié la peur qui l’avait figée sur place, tandis que du dos des phalanges le petit homme frôlait son cou et sa nuque, comme s’il réfléchissait à la manière pour l’étrangler. Elle s’était sauvée, barricadée dans sa chambre, mais elle n’avait rien dit, elle imaginait son père en train de l’excuser devant les invités : « Ma fille ne se sent pas très bien, c’est l’âge difficile… »

Celui qu’Éthel aimait bien, c’était un jeune homme du nom de Laurent Feld, un Anglais aux cheveux roux et bouclés, joli comme une fille, qui venait rendre visite de temps en temps aux Brun. Éthel avait l’impression de l’avoir toujours connu, au point qu’elle croyait qu’il faisait partie de sa famille. Au hasard des conversations, elle avait compris que Laurent Feld était simplement un ami, ou plutôt le fils d’un ami d’enfance d’Alexandre, le docteur Feld, qu’il avait connu à la Réunion. Lui aussi était des îles, même s’il avait perdu l’accent chantant et que l’Angleterre avait imprimé en lui des manières et un goût vestimentaire qui détonnaient dans le salon de la rue du Cotentin. Éthel aimait sa timidité, sa réserve, sa bonne humeur. Quand il entrait dans le salon, elle regardait cette sorte de halo de lumière rouge qui entourait son visage, elle en ressentait de la joie, sans qu’elle pût dire pourquoi. Elle venait s’asseoir près de lui, elle lui posait des questions sur sa vie en Angleterre, ses études de droit, ses hobbies, la musique qu’il aimait, les livres qu’il avait lus, etc. Elle appréciait le fait qu’il ne fumait pas. Peut-être que ce qui la touchait le plus chez ce garçon c’était qu’il n’avait plus ni père ni mère. Sa mère était morte à sa naissance, et son père était décédé de maladie quand Laurent avait une dizaine d’années. Il avait une sœur aînée, Édith, et à la mort de leurs parents c’était leur tante Léonora qui les avait élevés, avait payé leurs études. Quand Laurent venait à Paris, c’était chez cette tante qu’il logeait, dans le Quartier latin. Éthel imaginait Laurent jeune homme, vivant seul à Londres, sans vraie famille, elle imaginait qu’il aurait pu être son frère, qu’elle l’aurait admiré, soutenu, il lui aurait raconté sa vie, elle aurait partagé sa solitude. C’était aussi pour elle une façon d’échapper à ses parents, à la tension qui grandissait entre son père et sa mère, à leurs disputes, à leur guerre souterraine.

Quand elle était toute petite, les choses déjà n’allaient pas très bien entre Justine et Alexandre. Un jour, après une de leurs querelles, elle leur avait tenu tête les yeux pleins de larmes, elle leur avait crié : « Pourquoi vous ne m’avez pas donné un petitfrère ou une petite sœur ? Avec qui je vais parler quand vous serez vieux ! » Elle se souvenait, oui, de l’expression honteuse sur leur visage. Puis ils n’y avaient plus pensé, et tout avait continué comme avant, et elle n’avait plus jamais recommencé.

Quelque chose a changé dans le ton. Ou est-ce Éthel qui est devenue soudain, à l’adolescence, plus attentive à ce qui se disait dans le salon des Brun ? Un durcissement, aurait-on dit, une âpreté. Alexandre avait toujours eu sa marotte de la révolution anarchiste, du Grand Soir où Paris serait mis à feu et à sang, où on pendrait les bourgeois et les propriétaires à la lanterne des carrefours. C’était même, du plus loin qu’Éthel se souvînt, un sujet de plaisanterie dans la famille. Quand il s’ennuyait, ou à la suite d’une de ses disputes avec Justine, il frappait à la porte de la chambre d’Éthel : « Fais ton sac, demain nous partons à la campagne, ça va être le Grand Soir. » Elle essayait de résister : « Mais l’école, papa ? » Lui, péremptoire : « Je ne tiens pas à être dans Paris quand ça va brûler. » Ils allaient toujours au même endroit, une petite maison de campagne qu’Alexandre louait à l’année à côté de la forêt, à La Ferté-Alais. Il allait voir voler les avions. Dans le jardin de la maison, il avait construit, avec l’aide d’un menuisier local, du nom de Bijart, la maquette d’un dirigeable à ailes qui, selon ses dires, rendrait définitivement caduc le plus lourd que l’air. « Des billevesées, avait grommelé Monsieur Soliman, un jour qu’Éthel lui parlait des plans de son père. Voilà à quoi il passe son temps, au lieu de travailler. » Éthel n’en avait plus jamais parlé. Mais elle aimait bien aller au champ d’aviation, sa main dans la main de son père, et marcher dans la boue au milieu de ces étranges machines aux ailes levées, avec leurs hélices immobiles. Elle connaissait tous leurs noms, Latécoère, Breguet, Hotchkiss, Paleron, Voisin, Humber, Ryan, Farman. Un jour avec son père, elle a vu le Caudron-Renault piloté par Hélène Boucher. C’était quelques mois avant sa mort, en juin ou juillet 1934. Un avion qui lui a paru géant avec son museau de requin et ses ailes courtes, et son unique hélice d’aluminium. Éthel rêvait de rencontrer Hélène, de faire comme elle. Alexandre a eu un sourire. « On ira à Orly la voir voler, c’est promis. » Mais ils n’y sont jamais allés, peut-être est-ce le temps qui a manqué.

On sentait une sorte de hâte, comme si on se dépêchait d’en finir. Mais de finir de quoi ? Éthel écoutait les adultes parler, remuer leurs idées. Cela se passait après le repas, quand la bonne Ida venait de desservir. Alexandre organisait le débat à la façon d’une pièce de théâtre. D’un côté les Mauriciens-Réunionnais, de l’autre les étrangers, les Parisiens, ou assimilés. La question portait sur l’actualité, mais tout de suite la conversation débordait, c’était un affrontement de personnalités, d’idéologies, de professions de foi. Éthel aurait voulu tout écrire, tant elle trouvait cela insensé, ridicule.

« Kerenski l’a compris, il l’a dit, mais personne ne l’écoute. Il sait de quoi il parle, il était là au début, quand les bolchevistes ont pris le pouvoir.

— La révolution était inévitable. Mais seul Kerenski pouvait en faire quelque chose, dompter la bête. C’était leur Mirabeau.

— Oui, mais les Mirabeau, on sait ce qui leur arrive.

— Évidemment tout le monde l’a laissé tomber, on s’en lave les mains, c’est comme à Locarno. »

Suivaient des brouhahas, des moments où tout le monde criait en même temps. Puis des silences épais. Éthel regardait sa mère qui cherchait un moyen de reprendre sur un ton plus neutre. Qui lançait des amorces : « … Moi, ce qui m’inquiète, c’est plutôt le présent, le prix de la vie, les augmentations. » Elle était contrecarrée immédiatement par Talon : « Les augmentations, ça n’est pas inquiétant, c’est un bon signe économique, madame. La vérité, ce qui doit vous inquiéter, c’est la déflation, la diminution du prix de la vie. Regardez dans votre cabas quand vous faites votre marché, s’il y a davantage de fruits, de légumes et de viande, et pour le même prix, ce n’est pas le moment de vous réjouir, mais de vous inquiéter. »

Là, le colonel Rouart, la générale Lemercier et les autres se récriaient. Il y avait ceux qui disaient : « Tout augmente ! » Et ceux qui déploraient le flottement, les risques de dévaluation, le chômage. La tante Pauline, dans un moment de calme, reprenait : « C’est donc le bon moment pour acheter. On dit que, sur la Côte d’Azur, les hôtels particuliers des beaux quartiers près de la gare se vendent à prix de famine ! » Justine : « Oui, la Côte d’Azur, vous avez vu le dessin dans Aux Écoutes ? Un journaliste demande à un hôtelier : Comment est la saison ? L’hôtelier lui répond : Pas brillante. Que voulez-vous, tous nos clients sont en prison ! » Mais cela ne suscitait même pas un rire. C’est à peu près à cette époque qu’Éthel a entendu prononcer le nom de Hitler. Au début ils disaient Adolf Hitler, comme ils disaient Aristide Briand, ou Pierre Laval. Parfois même, Chemin disait, elle l’avait remarqué : le chancelier, ou bien le chef de l’État allemand. Puis, peu à peu, sans doute à mesure qu’il s’installait au pouvoir et qu’il devenait une figure mondialement connue, ils disaient simplement : Hitler. De temps à autre, même, elle entendait Chemin, ou le colonel Rouart, et même sa femme, une grande femme aux traits anguleux et coiffée d’un chapeau à voilette, qu’on appelait la colonelle, dire : « Le Führer », qu’elle prononçait comme « fureur », et Éthel s’était demandé si le mot avait le même sens en allemand.

« Hitler a dit… » « Hitler a fait… » Un soir, Justine avait allumé le poste de T. S. F. dans le salon, et cette voix étrange s’était fait entendre, haut perchée, un peu rauque, qui faisait un discours, par instants couverte par le bruit des applaudissements ou par de la friture, il n’était pas facile de distinguer. Comme Éthel s’arrêtait pour écouter, sa mère a dit : « C’est Hitler. » Elle avait ajouté, ce qui avait fait un peu ricaner Alexandre : « J’ai horreur de cette voix, ça me donne des frissons… » Une voix comme une autre, a pensé Éthel, elle a même trouvé que cette voix ressemblait étrangement à celle de Chemin.

Plus tard, quand tout aura sombré, Éthel essaiera de se souvenir de ces après-midi du dimanche dans le salon de ses parents, et le silence du présent fera ressortir encore davantage le bruit de ces réunions, les exclamations des tantes, leurs rires, le tintement des petites cuillers dans les tasses de café, et jusqu’aux « instants musicaux » qu’Alexandre avait institués, et qui émaillaient les conversations. Les sonates de Schumann, les morceaux de Schubert, de Grieg, de Massenet, de Rimski-Korsakov. Éthel attendait avec impatience ces parenthèses, elle s’asseyait au piano et elle jouait pour accompagner son père à la flûte, ou au chant. Alexandre Brun avait une belle voix de baryton et, quand il chantait, son accent mauricien s’estompait, se fondait dans la musique et elle pouvait imaginer l’île des origines, le balancement des palmes dans les alizés, le bruit de la mer sur les récifs, le chant des martins et des tourterelles au bord des champs de cannes. La cathédrale engloutie devenait un vaisseau sombré au large, dans la baie du Tombeau peut-être, et la cloche qu’on entendait était celle de la dunette sur laquelle un marin fantôme sonnait les quarts. Une fois ou deux, dans son enfance, la belle Maude avait fait une apparition, entre deux pièces chantées, vêtue d’une robe éclatante, bleu pétrole ou noir de nuit, portant des créoles d’or aux oreilles, auréolée de son opulente chevelure rousse qui cachait, à ce qu’on disait, de petites pinces pour tirer la peau de ses tempes. Elle avait une jolie voix quand elle chantait des airs d’Aïda ou d’Iphigénie, mais déjà sa carrière était sur le déclin, elle ne se produisait plus guère qu’en province et, pour joindre les deux bouts, travaillait dans les ateliers de costumes pour le théâtre. Éthel avait compris très tôt la place qu’elle avait occupée dans la vie de son père. Cela remontait au temps d’avant sa naissance, mais les conséquences de cette histoire duraient encore. Il y avait eu des vagues, et même de la tempête, et le navire du mariage de ses parents avait été plusieurs fois sur le point de sombrer. Puis le temps avait tout recouvert d’huile, et seuls quelques frissons passagers pouvaient encore troubler cette surface très lisse. Maude avait disparu pendant des années, Éthel avait entendu parler de son aventure avec un banquier, de son voyage. Quand elle était entrée dans le salon des Brun sans s’être fait annoncer, il y avait eu un instant de stupeur. Éthel, le cœur battant, attendait la voix haute et fine de Maude, même si celle-ci, sur les notes trop hautes, faisait un « flat » ou s’effilochait. Alexandre Brun, par une sorte d’agrément tacite, n’avait jamais chanté en public avec elle.

Le soir fiévreusement, Éthel écrivait sur les pages de son agenda la retranscription des échanges de la conversation, comme si c’étaient des phrases de la plus haute importance qu’il fallait ne jamais oublier :

Conversations de salon

« L’ennemi, ne pas se tromper d’ennemi, il est ici, à l’intérieur, dans nos murs.

— L’ennemi de l’intérieur, vieux refrain de la droite nationaliste. (Rires.)

— Riez, riez, vous verrez dans quelques années, quand il vous arrivera ce qui est arrivé en Russie, quand vous vous retrouverez voiturier à Londres, ou gouvernante pour les jeunes filles en Australie !

— L’Australie ça me plairait (Pauline), c’est le seul pays neuf où on vous demande seulement d’être vous-même.

— Le Canada, la neige, la forêt, voilà ce qui me fait rêver (maman).

— Trop froid pour moi (papa).

— Pourquoi pas retourner à Maurice ?

— Jamais de la vie ! Quand on a goûté à Paris.

— Paris, la ville des illusions (Chemin).

— Des charlatans (papa).

— Mais l’ennemi, enfin, vous devez le comprendre, il défile sous vos fenêtres, il organise la grève, jusque dans les grands magasins, à la Samar, aux Galeries. Torpillage, sabotage, sabordage, c’est le mot d’ordre de Moscou.

— Vous mettez la charrue avant les bœufs, mon cher. Vous avez oublié que c’est à l’échelle mondiale. Ça a commencé par la livre en 31 et maintenant le dollar a perdu 41 % en quelques heures.

— Oui, les Américains, mais, vous savez, ils font ce qu’ils veulent avec leur dollar. Quand ça les arrange, ils dévaluent ! (Talon.)

— Toujours avec vos histoires de finances ! (Pauline.) Ne se croirait-on pas chez des banquiers ? Est-il vraiment impossible de parler d’autre chose ?

— Oui, oui (générale Lemertier), avec le colonel nous causons voitures, il n’y a que ça qui l’intéresse, Peugeot légère, Mathis, Licorne II CV, ou Viva Six ?

— Moi j’aime bien la Ford V8, voilà une voiture puissante (papa).

— Oui, mais qui coûte cher, et on ne sait même pas si on aura du pétrole l’année prochaine (maman). Nous, ici, nous avons installé une chaudière tout combustible, de l’air chaud puisé, même si le pétrole vient à manquer on brûlera les ordures.

— Quelle horreur (générale Lemercier), vous imaginez l’odeur.

— Mais non, voyons, vous savez bien que la fumée n’a pas d’odeur (Milou).

— Les économies non plus.

— De toute façon, avec la guerre qui arrive, il n’y aura plus rien à mettre dans votre chaudière.

— La guerre (Pauline), mais enfin quelle manie de revenir toujours à la guerre, moi je suis convaincue que la guerre est tout à fait impossible, jamais les Allemands ne se risqueront à une deuxième défaite.

— Mais il n’y a pas que les Allemands (Milou), il y a l’Italie, l’Espagne.

— Le Japon a commencé en Chine, vous avez vu ce qu’ils font à Shanghai ?

— Oui, mais ce sont les intérêts de l’Europe qu’ils veulent saper, ils ont déjà commencé.

— Parce que vous vous intéressez aux Jaunes ? (générale Lemercier).

— Moi non plus je ne veux pas croire à la guerre (Chemin), tout ça, c’est le complot des Rouges, Mussolini l’a dit et répété, il ne s’attaquera jamais à la France, il a assez à faire en Éthiopie et Hitler avec les Sudètes, non, ceux qui poussent à la guerre, on les connaît, il suffit de chercher à qui le crime profite. »

C’était comme une seule journée, toujours la même. Les bruits de la discussion enflaient, résonnaient dans la grande pièce, tout le monde parlait en même temps, Justine, Pauline et Milou avec leurs voix chantantes, Alexandre, et les invités, la générale Lemercier, le colonel Rouart, Maurel, la professeur de piano Odile Séverine, et toujours l’insupportable Claudius Talon qui, depuis l’incident du corridor, évitait de regarder Éthel. Et elle se mettait systématiquement à l’autre bout de la pièce et, quand il était présent, à côté de Laurent Feld. Éthel savait gré au jeune homme de ne pas prendre part à la conversation. Il restait assis sur sa chaise, bien droit, et de temps en temps elle jetait un coup d’œil sur son profil, son petit nez, son menton bien rond, et cette chevelure rousse et bouclée qui lui donnait l’air d’une fille et éclairait sa peau d’un incarnat très chaud, comme s’il était ému. Il ne répondait jamais aux provocations, à peine un léger pli entre ses sourcils quand Talon, grand lecteur de L’Action française, s’en prenait aux métèques, réclamait leur expulsion du territoire national, ou l’arrestation des réfugiés espagnols par la gendarmerie et leur livraison immédiate aux forces franquistes.

Laurent Feld était l’ami de toujours. Il était revenu régulièrement, mince et élégant, tellement différent des autres jeunes gens qu’Éthel croisait dans Paris, tellement étranger qu’il en était étrange. Une seule fois, il a pris la parole dans le salon. Talon, brandissant sa feuille de chou habituelle, s’en prenait à l’Angleterre : « Une nation de traîtres, de nervis, de vendus, ce sont eux qui poussent à la guerre, soyez sans crainte, ils enverront les Français à la boucherie pour faire triompher leurs affaires, vous savez bien ce qu’on dit : en France on a les blindés, à la City de Londres on a les coffres-forts blindés ! » Les joues fraîches de Laurent avaient pris la couleur de ses cheveux, comme un reflet d’incendie. Il en postillonnait d’indignation. « Vous, vous ne savez pas ce que vous dites, vous – c’est, c’est inacceptable, c’est honteux, je vous affirme que l’Angleterre est notre seule alliée, elle n’abandonnera jamais la France ! » Le tumulte était indescriptible. Chacun parlait en même temps que l’autre, et par-dessus le brouhaha la voix aigre de Talon, montant sur les syllabes finales, une voix de bonimenteur : « Allons, allons donc, mais vous êtes naïf mon pauvre garçon, bien naïf ou bien vous faites semblant d’oublier… » Alexandre était carré dans son fauteuil, il tirait sur sa cigarette, visiblement à son aise dans ce tumulte, dominant de sa voix grave, un peu traînante : « Allons, ne parlons pas de l’Angleterre, vous savez qu’à Maurice on a des sentiments partagés sur ce grand pays…

— Ou bien vous oubliez, monsieur, continuait Talon, debout sur la pointe des pieds, mais il ne s’adressait plus à Laurent Feld, il prenait à témoin toute l’assistance, le rôle détestable qu’elle a joué durant la dernière guerre, en refusant les troupes quand l’ennemi nous massacrait. » La tante Milou était toujours d’accord quand on tirait sur l’Angleterre, elle avait même fondé à Paris un club de rétrocessionistes pour soutenir le parti qui prônait le retour de Maurice à la mère patrie. « Là, il faut reconnaître, mon cher, que la politique de Churchill n’est pas claire, et celle de Chamberlain encore moins. Et n’oubliez pas que c’est de Londres que nous est venu le bolchevisme. »

Talon : « C’est toujours la même fable, les marrons sont dans le feu, et c’est nous qui devons les tirer. » Laurent Feld ne pouvait plus intervenir. Il s’est levé pour partir, malgré les protestations d’Alexandre. À Éthel, il a dit, en se penchant vers elle, c’est la première fois qu’elle s’est sentie sortir de l’enfance, parce qu’il lui parlait comme à la seule personne raisonnable : « Ne les écoutez pas, mademoiselle. L’Angleterre est un grand pays, elle est l’alliée pour toujours de la France, elle n’acceptera jamais le régime criminel de l’Allemagne. » Mais le brouhaha retombait. Cela ne durait jamais très longtemps. Éthel a pris Laurent par la main, ils sont sortis respirer l’air du jardin. Le thé fumait dans les tasses, les petites cuillers tintaient contre la porcelaine, l’odeur des gâteaux à la cannelle que préparait Pauline se mêlait à la fumée des cigarettes et des cigares dans la grande pièce vitrée. Tout cela était du bruit, seulement du bruit. Pas de quoi fouetter un chat.

Les choses se sont précipitées

Les choses se sont précipitées. Éthel, en y réfléchissant plus tard, réalisera qu’elle n’a rien vu venir. C’était un enclenchement de rouages. Une mécanique s’était mise en route que personne n’aurait pu arrêter. Cela a commencé par la mort de Monsieur Soliman à la fin de l’année 34. Éthel se souvient du récit qu’on lui a fait de ses derniers moments. La bonne Ida lui avait préparé à dîner la veille, il se plaignait d’être fatigué, d’avoir mal à la tête. Au petit matin, elle l’a trouvé allongé sur son lit, vêtu de son complet gris-noir, ses chaussures cirées aux pieds, sa cravate nouée sur son cou maigre. Il était si calme et si élégant qu’Ida a cru qu’il dormait mais, quand elle a touché sa main, elle a senti le froid de la mort. Les obsèques ont eu lieu trois jours plus tard à l’église Saint-Philippe-du-Roule. Samuel Soliman n’était pas très pratiquant, mais il avait le sens des convenances, il avait laissé en évidence sur le marbre de la cheminée une enveloppe contenant les instructions et le numéro de la tombe au cimetière du Montparnasse, et un chèque au recteur pour régler les frais de la cérémonie.

Éthel avait eu le droit de lui rendre une dernière visite avant qu’on ne scelle le couvercle du cercueil. « Va, tu peux l’embrasser une dernière fois, il t’aimait tant ! » Sa mère la poussait, mais elle freinait, résistait. Elle ne voulait pas. À la fin, elle s’est détournée, et elle est sortie très vite de la chambre en cachant son visage. Elle est restée dans le couloir, devant la petite table drapée de noir sur laquelle les visiteurs déposaient leur carte. Tout ça avait l’air d’une mauvaise pièce de théâtre. Plus tard, elle entendra sa mère raconter la scène, comme quoi Éthel était trop émue pour un dernier adieu. Pourtant, jamais ses yeux n’avaient été aussi secs.

Elle n’en avait pas parlé à Xénia. La mort de Samuel Soliman, ça n’était rien à côté de la mort du comte Chavirov. Elle avait entendu un jour des gens raconter les derniers instants de la famille Romanov, comment ils avaient été fusillés dans une cave par les Rouges. Mais elle était sûre que Xénia n’avait pas pleuré, qu’elle ne pleurait jamais. Il y avait quelque chose de dur dans ses yeux bleus, de dur et de triste. Xénia était une vraie héroïne.

Il ne s’est pas passé très longtemps avant qu’Alexandre n’emmène Éthel chez le notaire, pour établir un document l’autorisant à disposer de l’héritage de sa fille mineure.

Me Bondy était un être caricatural, bellâtre et trop poli, avec une extraordinaire moustache en crocs dans laquelle l’œil aiguisé d’Éthel distinguait des traces de teinture noire. Alexandre Brun était inhabituellement nerveux, ce qui chez lui se traduisait par un flot de bavardages, que son accent créole rendait vaguement ridicule. Il n’avait rien expliqué à Éthel mais, ce soir-là, Éthel avait entendu des éclats de voix venant de la chambre de ses parents, une porte qui claquait, et même, dans le silence de la nuit, quelque chose qui ressemblait à un sanglot. Le lendemain, au déjeuner, où elles se retrouvaient seules, Éthel avait regardé avec insistance le visage de sa mère, comme pour demander une explication, mais Justine avait détourné son regard, elle était pâle, avec un léger pli d’amertume au coin des lèvres, toujours belle. « Un visage de statue grecque », disait Alexandre en guise de compliment.

Le notaire avait fait asseoir Alexandre Brun dans un fauteuil, face à son bureau, et Éthel un peu en retrait sur une chaise. Lui-même restait debout, et poussait vers son interlocuteur une liasse de papiers comme pour se débarrasser au plus vite de la corvée. « Bien entendu, votre père vous a mise au courant ? » Il s’adressait curieusement à Éthel en regardant Alexandre, et c’était donc lui qui avait répondu. « C’est-à-dire que nous n’en avons pas vraiment parlé, mais sa mère et moi avons pensé qu’il fallait simplifier les procédures, et que vu son âge… » Me Bondy avait continué, comme si cela allait de soi. « C’est juste, mais il faut quand même… » Il cherchait ses mots. Alexandre s’impatientait : « Ma chérie. » Il avait pris la main d’Éthel, il essayait de la regarder, mais la raideur de son cou – le faux col que serrait trop la cravate – l’empêchait de se retourner. Éthel regardait son profil, elle aimait bien l’arête de son nez, sa moustache et sa barbe, et sa masse de cheveux très noirs – lui n’avait pas besoin de teinture pour masquer les fils d’argent –, elle avait souvent dessiné son profil, comme celui d’un mousquetaire, ou d’un corsaire du temps de Surcouf. « Je ne t’en ai pas parlé, tu sais à quel point ton grand-oncle t’aimait, tu étais pour lui comme sa petite-fille, il avait toujours souhaité te laisser une grande partie de son patrimoine, c’est une charge très lourde pour une enfant de ton âge… »

Puis Me Bondy avait commencé la lecture du document. La langue était un peu difficile à comprendre, surtout que le notaire était affligé d’un balbutiement, qui rappelait à Éthel son professeur d’histoire-géo et la réflexion qu’avait faite à son sujet sa voisine de classe, Gisèle Hamelin : « Eh bien, avec Poujol les postillons ça vole. » Éthel avait capté le sens du document, qui donnait à son père les pleins pouvoirs pour administrer, gérer et vendre son patrimoine, y compris celui d’y faire édifier toute construction et de souscrire tout emprunt nécessaire pour réaliser son projet. La formule était sans ambiguïté, et pourtant Éthel se souviendra plus tard avoir cru à cet instant que son père avait décidé de continuer la construction de la Maison mauve, et qu’elle en avait senti une onde de bonheur.

Le notaire avait fini de bafouiller, il avait tendu les papiers à Alexandre pour qu’il relise, paraphe et signe, puis ils avaient parlé d’autre chose. Il était question d’emprunt, de traites à la banque, peut-être aussi de la situation politique internationale, mais Éthel n’écoutait pas. Elle était impatiente de sortir de l’étude, de l’atmosphère étouffante de ce bureau encombré de paperasse, de fuir la présence de cet homme et de sa moustache, de ses yeux noirs, de sa parole, de ses postillons. Elle avait rendez-vous avec Xénia, devant le lycée, elle avait hâte de lui raconter ce qui s’était passé, de lui parler de la Maison mauve qui allait bientôt sortir de terre, avec ses grandes fenêtres ouvertes sur le jardin, et son miroir d’eau pour refléter le ciel d’automne. Il y aurait une chambre pour elle, Xénia, elle n’aurait plus besoin d’habiter le rez-de-chaussée infect et sans lumière de la rue de Vaugirard, ce « hangar » où toute la famille dormait dans la même pièce sur des matelas.

Dès qu’elle s’était retrouvée dehors, elle avait embrassé son père. « Merci ! Merci ! » Il la regardait sans rien dire, l’air perplexe, comme s’il réfléchissait à autre chose. Il allait à Montparnasse, voir les banques et déjeuner en célibataire, comme il disait. Éthel avait couru sans s’arrêter vers la rue Marguerin. Elle n’avait pas quinze ans, elle venait de tout perdre.